

## DOSSIER : BESSÈGES 89, VACANCES-LECTURE

## L'ÉCRITURE DU JOURNAL

Robert CARON

Le balancier entre théorie et réalité a parfaitement fonctionné cet été avec l'accueil de familles de l'EDF-GDF. Le bel objet, ciselé lors de la préparation par quelques volontaires, s'est trouvé bien ébrillé par les réactions des personnes à qui nous proposons des activités lecture pendant leurs vacances.

Nous étions tous convaincus que nous ne pourrions nous contenter d'une simple exposition des faits et arguments en faveur de la lecture et de l'écriture. Il était impossible de seulement présenter, même de manière attrayante, nos raisons de militer en faveur de la lecture. Il paraissait essentiel de ne pas sombrer dans la "pastorale" - que nous sommes par ailleurs si prompts à dénoncer - en conseillant les écrits que l'AFL estime importants. Nous devinions sans difficulté que nous allions nous heurter aux représentations que chacun véhicule à propos de la lecture. Car nous voulions aller à l'encontre du système qui fait qu'on finit par tolérer, après une scolarité plus ou moins réussie et sous l'effet d'une information permanente, une situation inacceptable. À l'encontre aussi de l'emprise d'un quotidien qui enfonce le clou du "*Lire ? Ce n'est pas pour moi !*"

Trouver ce qui devait traverser chaque journée pour que chacun puisse toucher du doigt l'évidence de l'écrit... Armés de ces très bonnes intentions et de nos "7 propositions" nous nous sommes attachés à forger une organisation qui permettrait d'instaurer une réalité proche de nos prétentions.

L'instrument sur lequel j'aimerais m'attarder ici est celui qui, depuis l'ouverture du Centre, est devenu un pilier indispensable, capital. Je veux parler du journal. L'expérience des Classes-Lecture, nous a doté d'une ossature de réflexions que nous avons immédiatement reprises pour l'organisation de ces séjours.

Rapidement : le journal est "l'organe de l'entreprise lecture". Il expose la théorisation à l'œuvre pour une centaine de personnes à propos de l'écriture et de la lecture. Il doit dépasser les simples sujets de conversation pour montrer, à travers la vie même, comment l'écrit aide, construit, enrichit, explicite les actions quotidiennes. Il apporte informations, points de vues, opinions sur le pouvoir de l'écrit avec d'autant plus d'évidence qu'il est "immédiat". Il donne corps à ce qu'il tente d'expliquer. Il est une preuve vivante, une démonstration de ce que nous appelons "distanciation" et "théorisation". Le journal donc devait rendre évidente l'importance de l'écrit. Éprouver l'écrit plutôt que de se l'entendre raconter.

Cette construction hautement séduisante sur le papier fut très vite confrontée à deux types de difficultés. La première relève du niveau de compétence de ceux qui avaient la charge de mener l'affaire. Nous ne sommes pas des techniciens chevronnés de l'écriture. Tout au plus avons nous les uns et les autres commis quelques articles. Insuffisant, surtout quand il s'agit de s'adresser à un public en grande partie inconnu. C'est une chose de vivre avec des gaziers et des électriciens, c'en est une autre que de les rendre lecteurs de nos écrits. Si l'on ajoute à cette faiblesse la très saine appréhension de rater notre coup, on devine sans peine la difficulté de l'entreprise. Cet "état des troupes" a fait que, dans un premier temps, nous nous sommes

agrippés à nos slogans magiques que certains vacanciers ont très vite stigmatisés sous l'appellation de "langue de bois". Lorsque l'on n'est pas très à l'aise et, qu'en plus on se soupçonne d'une relative incompétence, on s'accroche (faute de mieux...) à la bouée qui permet d'y voir clair, sans se douter que le vocabulaire, le style, les formules finissent par prendre une "couleur" maison pas toujours accessible aux "étrangers". Nous ne sommes pas, en disant cela, devant un souhait de "simplifier" un discours complexe mais devant l'obligation de le toiletter en fonction du public auquel on s'adresse tout en conservant la puissance qui en fait son intérêt. Les termes de "pouvoir", "statut", "politique de lecture" n'ont certainement pas le même retentissement pour un électricien que pour un instituteur membre de l'AFL.

La deuxième difficulté met davantage le doigt sur une contradiction de notre part. Elle était bonne l'idée qui consistait à faire palpiter l'écrit au quotidien pour en montrer la force au-delà de préoccupations esthétisantes. Elle était bonne mais plutôt ratée. Pourquoi ? D'un côté, les vacanciers vivaient des vacances, un quotidien détendu et très sollicitant. De l'autre le journal assénait des vérités, des certitudes, des découvertes qui n'étaient pas les leurs. Les idées fortes du journal avaient pour les animateurs des échos, pas pour les vacanciers. L'écrit rumine une réalité, la présente sous un angle de vue particulier, propose une cohérence propre à celui qui rédige. Si je ne suis pas familier de la réalité tamisée par un texte, ma lecture risque fort d'en être perturbée. Si j'en suis totalement étranger, je le rejette. Si on m'en propose chaque jour une grande quantité, je vais développer une irritation tout à fait justifiée, d'autant plus forte qu'elle conduit à un sentiment de culpabilité. Jean FOUCAMBERT le dit bien quand il écrit qu' *"être lecteur, c'est vouloir rencontrer ce qui se passe dans la tête d'un autre pour mieux comprendre ce qui se passe dans la sienne"*. On doit avoir *"le sentiment d'appartenir à une communauté de préoccupations qui vous pose, au-delà même d'un destinataire, comme un interlocuteur de ce que l'auteur produit"*.

Dans le cas présent, la communauté de préoccupations n'était pas, loin s'en faut, établie. D'un côté, les tracasseries légères d'électriciens en vacances ; de l'autre la crispation de pédagogues lancés dans une drôle d'expérience. Comment trouver un territoire commun dans un tel contexte ?

Rien d'étonnant à ce que très vite, notre public nous fasse un procès, nous accusant d'être des *"donneurs de leçons"* ou souhaitant vivement qu'on les *"lâche un peu"* car ils n'étaient pas là pour réfléchir. Il fallait d'urgence sortir de cette impasse. Quelle était la solution ? Deux possibilités : réduire le degré d'exigence que nous nous étions fixé ou... trouver quelles pouvaient être les *"préoccupations communes"* qui feraient de notre public des *"interlocuteurs"*. Vivre quinze jours ensemble, dans un même lieu, délimite sans problème un terrain commun. La vie quotidienne, les activités sportives et de loisirs, les moments informels de discussions devaient être pris en compte. Une piste possible apparut après le premier séjour : enrichir chaque journée des écrits faisant référence à ce qui se passait. Il fallait faire fonds des matériaux bruts communs à tous. Se doter du Minimum d'Écrit Commun.

La communauté de préoccupations, au-delà de ce qui se vit, prenait la forme de textes quotidiens relatant des activités, des moments, des lectures, des rencontres, des discussions. Constituer la masse d'écrits que chacun partage parce qu'elle relate le "tous les jours" de tout le monde. Proposer un échelon indispensable à la théorisation que l'on souhaite aborder. Ainsi fut établi ce que l'on a appelé les **"Courts-Circuits"**. Nous en avons produit plus de 140. Il y avait là des reportages, des réflexions, des textes personnels, des extraits de lecture, des poésies, des textes d'enfants...

Le groupe pouvait donc partager un quotidien, des écrits sur ce quotidien et des analyses sur les écrits de ce quotidien qui illustraient, argumentaient, justifiaient l'utilité de l'écrit. La circulation de tels textes ouvrait des possibilités pour l'appropriation des techniques d'écriture. D'abord parce qu'on s'autorise plus aisément d'écrire sur une sortie en spéléo que sur le statut de lecteur. Ensuite, parce que ces écrits ne restent pas sans retour. La proximité des auteurs et des lecteurs et la rapidité de parution permettent échanges, réactions et opinions. D'autre part, la présence d'écrivains (Gilbert LÉAUTIER, Jean-Pierre OTTE, Didier DAENINCKX, Christian BRUEL) a fait rebondir les productions sur le plan technique. Ainsi, un premier texte rendant compte d'un match de foot, analysé, décortiqué, a permis un autre essai d'écriture à partir du simple décalage consistant à imposer la règle de n'employer aucun terme technique propre à ce sport. On aurait pu imaginer d'autres "torsions" permettant la création d'écrits à partir d'une expérience relativement banale.

Un quart seulement des adultes a écrit au cours des différents séjours mais, aspect positif du bilan, on a noté chaque fois un accroissement sensible. Si cette participation reste insuffisante, elle a été le résultat de confrontations, de discussions et d'éclaircissements qui ont été autant d'avancées importantes dans la réflexion sur l'écriture. Nous ne sommes pas devant l'éclosion de "nouveaux écrits" mais sans aucun doute devant la découverte des structures autorisant par *"l'apport d'un collectif de lecture lié par des références communes, la formation progressive d'auteurs nouveaux"*.

Robert CARON